

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN. 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes. N. 1, Nice

**SOMMAIRE** — Détails sur la maladie, la mort et les funérailles du Prêtre D. Francesco Bodrato Missionnaire Salésien — Lettre de l'Archevêque de Buenos-Ayres à D. Bosco — Relation de D. Giacomo Costamagna — La façade de l'Église de St. Jean l'Évangéliste, le vrai chemin et la vraie porte du ciel — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

l'Église de Buenos-Ayres, Monseigneur l'Archevêque Federico Aneyros; nous la ferons suivre de la relation de D. Giacomo Costamagna, laquelle fut déjà publiée, en grande partie, dans le numéro 222 de l'excellent journal *l'Unité Catholique*. Dans la première éclatent la remarquable bonté, et sollicitude toute paternelle d'un illustre Archevêque pour les Salésiens; dans la seconde, on verra comment travaille, souffre, meurt et est honoré un vrai serviteur de Dieu.

## DÉTAILS

Sur la maladie, la mort et les funérailles du Prêtre  
D. FRANCESCO BODRATO Missionnaire Salésien.

Les lettres et les journaux qui nous sont parvenus de l'Amérique, sont pleins de nouvelles touchant la maladie, la mort et les funérailles du regretté et si aimé D. Francesco Bodrato, que Dieu appelait à jouir du repos éternel, le 4 du mois d'août dernier, ainsi que nous l'avons annoncé dans le numéro précédent.

Les derniers moments d'une vie illustrée par les plus insignes vertus, méritent d'être connus de nos Coopérateurs, lesquels apprendront, en même temps, quelle profonde estime avait su se mériter notre digne confrère, dans toutes les classes de la société de la République Argentine; combien furent grands le deuil qu'excita sa mort, et le regret qu'il laissa après lui.

Nous publions la lettre de condoléance qu'écrivit à D. Bosco l'illustre Pasteur de

## LETTRE

de l'Archevêque de Buenos Ayres à D. Bosco.

Buenos-Ayres, 10 Août 1880.

TRÈS-RÉVÉREND D. BOSCO,

Je ne doute pas que vous n'ayez reçu avec une résignation toute apostolique, la triste nouvelle de la mort du Rev. D. Bodrato, votre cher fils en J. Christ, et notre bien tendre ami.

Sa mort est une bien grande perte pour nous, se trouvant à la tête de la nouvelle institution Salésienne en Amérique, et aujourd'hui plus que jamais, nous en sentons l'absence.

Le poids qui lui avait été imposé, était bien lourd, je l'avoue, mais il le supportait avec un courage vraiment apostolique. Le Seigneur a voulu, dès maintenant, récompenser

ser ses grands travaux et ses tourments, héroïquement soutenus au profit de la Congrégation. Nous espérons que, du haut du Ciel où la gloire l'environne, il intercèdera pour ses Confrères et ses pauvres orphelins qu'il retirait des rues pour les mettre dans les Maisons Salésiennes.

Ces derniers mois furent terribles pour Buenos-Ayres où sévissait le fléau de la guerre civile. Le Collège des Arts et Métiers à San Carlos-Almagro, se trouvant entre deux feux, c'est-à-dire, entre l'armée nationale et l'armée provinciale, eut beaucoup à souffrir. On fut obligé de congédier presque tous ces malheureux enfants, ne gardant absolument que ceux qui n'avaient plus de toit pour les abriter. Nous en souffrîmes beaucoup, mais celui dont le cœur fut le plus déchiré, fut, sans contredit, D. Bodrato ! Mais ses cruelles angoisses et sa grande charité sont maintenant récompensées ; Dieu l'a couronné.

Malgré la situation critique dans laquelle se trouve le pays, le Collège Professionnel et les autres Maisons Salésiennes vont assez bien.

Les nouvelles que je vous ai données, sur la Mission de Patagonie, n'ont pas manqué de réjouir votre cœur. Seulement, je regrette de n'avoir pas encore pu obtenir, du gouvernement, les secours qu'il m'avait promis pour cette Mission. Mais je ferai une nouvelle instance, et j'ai tout lieu de croire qu'ils seront, avant peu, mis à ma disposition, attendu qu'ils figurent déjà dans le budget de la nation. Je ne serai content que, lorsque je les tiendrai, et que, par ce moyen, il me sera donné de secourir ces Missions dont les besoins sont extrêmes (1). Mais ne nous plaignons pas trop ; car Dieu veut rendre notre mérite plus grand et plus pur.

J'ai reçu votre télégramme par lequel vous me faites part de la nomination de D. Costamagna, comme chef des Missions d'Amérique. En vérité, le choix ne pouvait être meilleur.

Daignez, T. Rév. D. Bosco, saluer, de ma part, tous vos chers Salésiens, et croyez-moi pour toujours

Votre très-affectionné  
FEDERICO Archevêque.

(1) Nous profitons de cette occasion, pour exciter la piété et la charité des fidèles, afin qu'ils viennent en aide à ces pauvres Missions de la Patagonie.

Ouvertes depuis peu, les Missionnaires et leurs chers néophytes, les Sœurs de Marie Auxiliatrice et leurs petites Indiennes ont besoin d'un toit, de mobilier, de pain, et de vêtements.

## RELATION DE D. GIACOMO COSTAMAGNA

Buenos-Ayres, 5 août 1880.

NOTRE TRÈS-CHER PÈRE D. BOSCO,

Le télégraphe vous aura déjà transmis la douloureuse nouvelle de la mort de notre Dom Bodrato, et ma lettre ne servira malheureusement qu'à la confirmer. Oui, très-cher Dom Bosco, il vient de tomber un de ces braves qui, en tombant, laissent une armée en désordre, parcequ'elle n'a plus personne pour la guider, l'encourager et la stimuler dans le combat. — Dom Bodrato est tombé, il est tombé en combattant, et il est tombé alors que son bras si fort nous était le plus nécessaire. *Fiat!* Tel est l'accent plein de tristesse qui résonne sur les lèvres de chacun de nous ! *Fiat! Dominus dedit, Dominus abstulit!* C'est Dieu qui l'a voulu ainsi ! Que le nom du Seigneur soit béni ! *Sit nomen Domini benedictum!*

Je vais maintenant vous donner quelques détails sur sa longue maladie et sa sainte mort. Déjà depuis quatre mois environ, notre Dom Bodrato éprouvait un malaise qu'il ne manifesta à personne, craignant qu'on ne l'obligeât à faire quelques exceptions à la vie commune. Ce cher confrère, quoique infirme, se montrait si fidèle observateur de la règle qu'il eut, un jour, des scrupules pour avoir, dans l'intervalle des repas, goûté de quelques fruits qu'on lui avait donnés, et aussitôt de s'en humilier et d'en demander pardon.

Mais quelque effort qu'il fit pour nous cacher son mal, nous ne tardâmes pas à le découvrir, soit en observant son visage qui se faisait plus pâle et plus maigre, soit en remarquant ses cheveux qui, en peu de temps, blanchirent presque entièrement, soit encore en épiant certaines paroles qui lui échappaient dans la plaisanterie : — Toi, disait-il à l'un, prépare mon cercueil ; — à un autre : toi, la messe funèbre. — A un troisième : toi, un bel éloge émaillé de toutes les fleurs de ta rhétorique ! — En un mot, il sentait déjà la voix de Dieu qui l'appelait à lui.

Sur ces entrefaites eut lieu la terrible catastrophe de la guerre civile, qui porta un coup fatal à sa maladie, d'abord, parcequ'elle le contraignit de renvoyer les enfants à leurs parents ; et ensuite, parceque la ville étant assiégée, aucun médecin ne pouvait venir à San Carlos, placée entre deux feux. Il obtint, enfin, de pouvoir entrer dans la ville, le 21 juin, fête de Saint Louis. Mais, dans ce même jour, il se faisait, aux portes de Buenos-Ayres, une hécatombe telle de victimes humaines que l'histoire de cette nation n'a jamais eu jusqu'à ce jour, occasion d'en enregistrer une pareille ; la vue de tant de cadavres et de tant de sang fumant encore, fut le dernier coup porté à cet infatigable champion de la foi.

La guerre finie, nous vîmes arriver le brave et religieux médecin Iturios, lequel, après avoir soigneusement ausculté le malade, reconnut l'exis-

tence d'un squirre qui se changea en une affection cancéreuse. Le mal, dans un court espace de temps, fit des progrès effrayants, et D. Bodrato souffrait les douleurs les plus aiguës, avec la résignation et la patience du saint homme Job.

Il n'était pas encore venu à la pensée d'aucun de nous, qu'il dût mourir, et nous regardions, comme une chose certaine, que la Sainte Vierge nous le rendrait sain et sauf, et bientôt, parce que sans lui, il nous était impossible d'aller en avant. C'est pourquoi, m'armant de courage, je lui dis : — Père, pourquoi ne demandez-vous pas à Dieu, votre guérison, comme nous le faisons nous-mêmes ? — Je dois mourir... répondit-il. J'ai fait un pacte... avec notre bonne Mère... Je demande que la volonté de Dieu s'accomplisse... — Mais, ajoutai-je, je voudrais que vous vous humiliassiez à demander votre guérison, si toutefois c'est le bon plaisir de Dieu, cela s'entend. — A cette parole je voudrais, que j'avais dite dans un moment où il avait encore beaucoup de force, l'humble prêtre reprit aussitôt : — Eh ! bien, oui, je demande la guérison, si c'est la volonté de Dieu. — Très-bien ! et maintenant, vous me direz bien aussi quel est ce pacte que vous avez fait avec la Sainte Vierge. — Ce pacte est celui-ci : qu'Elle nous aidât à payer les immenses dettes que nous avons, et de mon côté, je m'engageais à souffrir jusqu'à la mort, quelque douleur que ce fût.

La douleur n'était pas encore la mort : dès lors, pleins d'espérance, nous lui disions : — Allons, courage, Père, vous vivrez encore, vous ne devez pas mourir ; dites de cœur, au Seigneur, le *Domine si adhuc populo tuo sum necessarius* de saint Martin, car c'est bien ici le cas. — Oui, oui, continua-t-il, cloué sur son lit de douleur, oui ! *non recuso laborem, fiat voluntas tua !*

Mais le bon Dieu faisait ses comptes autrement que nous. Le mal empirait toujours, et nous dûmes obéir à D. Bodrato qui réclamait les derniers secours de la Religion. Il reçut d'abord le Saint Viatique avec la foi et l'amour d'un Saint ; car recueillant toutes ses forces, il se fit descendre du lit, afin de recevoir, à genou, son Jésus ; après quoi, il fit une longue action de grâces, répétant avec nous le *Benedic anima mea Domino*, et d'autres pieuses oraisons jaculatoires tirées des psaumes. Pendant qu'on lui administrait l'Extrême Onction, il demanda pardon à tous avec des larmes dans les yeux, et des accents de la plus profonde humilité.

Ensuite, il donna des souvenirs à tous ceux qui lui en demandèrent ; oh ! comme ils étaient beaux ces souvenirs, et comme nous désirions qu'ils restassent profondément gravés dans notre cœur ! Il me parla à moi en particulier, pendant une demi-heure, mais comme il ne l'avait encore jamais fait. Il me donna des avis marqués au coin de la plus grande sagesse, m'encouragea en m'assurant que toutes les épines si aiguës qui lui avaient déchiré le cœur, se transformaient pour lui, en autant de roses odoriférantes ; en un mot, il me fit pleurer à chaudes larmes. Il nous recommanda à tous la charité et l'obéissance, nous

promettant que notre Congrégation jouirait de la plus grande félicité si nous observions exactement cette vertu.

Un peu plus tard, il entra dans une agonie qui ne devait pas durer quelques heures seulement, mais huit jours consécutifs !! La Sainte Vierge avait accepté le pacte ; c'est-à-dire qu'elle envoyait à la maison, cinquante mille pesos, d'une manière providentielle et la plus inattendue, et en gratifiant notre bon Père, de ces heures d'agonie ! En voyant le moribond souffrir de si grandes douleurs — Ah ! qu'il doit être beau le paradis, disions-nous, s'il faut tant souffrir pour l'acheter !

Dans le délire de la fièvre, D. Bodrato n'était occupé qu'à faire des recommandations à ses frères, à parler des choses qui regardent l'âme, et même à chanter des cantiques. Quelle belle âme ! Il était si bien préparé que je puis le comparer à une montre d'or du plus parfait modèle, sortant à l'instant même des mains de l'horloger. Dans ses moments de lucidité, à celui qui lui demandait s'il souffrait tout pour Jésus : — Mais certainement, répondait-il avec un ton plein d'assurance ; bien certainement ! — Dans cet état, il put recevoir encore une autre fois, son Jésus qui lui servit proprement alors de Viatique pour le grand voyage de l'éternité.

Le Nonce du Pape, Monseigneur Matera, ne voulut pas faire moins que Monseigneur l'Archevêque qui était venu le voir déjà deux fois ; c'est pourquoi, il vint deux fois, lui aussi, et avant de partir pour le Paraguay, il lui appliqua l'indulgence in *articulo mortis*.

Arriva enfin le 4 août, jour de Saint Dominique. Le bon Père avait terriblement souffert, mais avec une constance qui ne se démentit jamais ; depuis quelques heures déjà, il avait perdu complètement l'usage de la parole, quand, ouvrant tout à coup les yeux, et nous voyant réunis autour de son lit, plongés dans la plus grande affliction, il me dit, en me regardant, mais d'une manière que je ne saurais bien reproduire : — D. Costamagna ! — Père, ajoutai-je aussitôt, allons-nous au Ciel ? Laissez faire, laissez faire, reprit notre cher Supérieur, comme s'il eût voulu dire : Encore un peu... je souffre encore un peu, et puis... ce sera pour tout de bon !... Et il continua de lutter contre les douleurs de la mort avec cette ardeur que met un vaillant guerrier à porter, à son ennemi, les derniers coups qui doivent lui assurer la victoire. Pauvre D. Francesco, combien vous avez souffert !

Mais voici la mort qui s'approche ! La cloche de la paroisse en donne la première le signal ; les jeunes gens se rendent en toute hâte à l'église ; on y voit aussi accourir le peuple qui est sur le point de perdre son cher curé ; et au moment même où finissaient les prières des agonisants, notre bon Père que nous aimions tant, rendait sa sainte âme à Dieu, vers les neuf heures du matin de ce même jour. Il avait assez combattu, et Dieu voulait ceindre son front de cette belle couronne qu'il lui tenait préparée dans sa gloire.

Et maintenant, il me faudrait tout un jour, ô très-cher D. Bosco, si je voulais vous raconter tout ce qui est survenu, je ne dirai pas seulement dans notre maison, mais dans toute la ville de Buenos-Ayres, après cette mort si fatale pour nous. On s'aperçut bien vite du vide qu'il avait laissé. A partir de ce moment, les enfants du Collège ne voulurent plus s'éloigner de la dépouille de leur Père et fondateur de la maison *d'Artes-y-Oficios*, et lui tinrent compagnie en pleurant et en priant, le jour et la nuit. Oui, même la nuit, prenant place, à tour de rôle, auprès de ce cercueil qui renfermait ce qu'ils avaient de plus cher, ils récitaient le Saint Rosaire et chantaient l'office des morts, pendant que d'autres s'efforçaient de creuser une fosse au fond de l'église où l'on espérait pouvoir l'enterrer, le jour suivant. Notre espérance ne fut point déçue ; car Monseigneur Espinosa Vicaire-Général de l'Archidiocèse, fit tant, au nom de Monseigneur l'Archevêque, qu'il obtint, du gouvernement, l'autorisation si impatiemment attendue, et lui-même vint nous apporter la consolante nouvelle, à savoir : que notre Père et Supérieur ne se séparerait point de nous, mais que nous l'aurions pour toujours dans notre maison, dans notre église paroissiale !

Le lendemain, 5 août, eut lieu une fête du paradis, plutôt qu'une cérémonie funèbre. Sur un magnifique catafalque reposait la vénérée dépouille de notre Père, exposée au public. Des membres du vénérable Chapitre Métropolitain, des Curés de la ville et de la campagne, de simples Prêtres, des Religieux de Saint Dominique, de Saint François, de la Compagnie de Jésus, des Prêtres de la Mission, du Sacré Cœur de Jésus, de la Vierge de Lourdes, des Filles de la Charité, les membres des Conférences de Saint Vincent de Paul, ayant à leur tête le docteur Caranza, intervinrent à la fonction ; que dis-je?... le gouvernement lui-même voulut nous donner, dans cette douloureuse circonstance, une marque de son estime et de sa sympathie : plusieurs ministres, entr'autres, le docteur Frias n'hésitèrent pas à faire trêve, un moment, avec leurs occupations, pour venir honorer, de leur présence, notre pieuse cérémonie. L'église était pleine de gens qui venaient donner le dernier adieu, à l'ami, au frère, au père bien-aimé.

Mais ce qui nous causa la plus agréable surprise, ce fut de voir Monseigneur l'Archevêque s'offrir lui-même à célébrer pontificalement la sainte Messe, et à faire l'éloge funèbre de notre cher défunt, avant de le déposer dans la tombe qui l'attendait au fond de l'église. Pour lui donner un témoignage de la haute estime qu'Elle avait toujours professée à son endroit, sa Grandeur avait ordonné qu'on sonnât toutes les cloches de la ville, pendant le trajet de la maison mortuaire à l'église, et durant les obsèques. La Messe achevée, Monseigneur monta en chaire, et prit, pour texte, ces paroles du psaume 24 : *Anima ejus in bonis demorabitur, et semen ejus haereditabit terram* ; son âme sera dans l'abondance de tous biens, et sa race aura la terre en

héritage ; il rappela, d'une voix émue et éloquente, les fatigues de D. Bodrato, lorsqu'il fonda l'école des arts et métiers ; le zèle infatigable, la sérénité qui l'accompagna toujours, au milieu des dures épreuves par lesquelles il dut passer pour consolider une œuvre si grande. Il parla de l'immortalité réservée aux justes, et encouragea les Salésiens, les élèves du Collège, et les fidèles de la paroisse à marcher sur les traces lumineuses du premier parmi les plus illustres fils de Dom Bosco, lequel mourait dans le nouveau monde, mais vivant toujours dans l'amour des hommes de cœur et de Religion. — Quel spectacle émouvant que celui-là ! Voir, d'un côté, notre Supérieur étendu dans un cercueil, revêtu des ornements sacerdotaux, et de l'autre, le Chef de l'Eglise Argentine, en tresser les louanges devant tout un peuple qui pleurait inconsolable ! Ah ! nos larmes n'étaient plus aussi amères, en cet instant, et le bon Dieu charmaît visiblement la plaie faite à notre pauvre cœur !

L'ex-ministre Bonifacio Lastra, grand ami de Dom Bodrato, ne pouvant contenir les sentiments qu'il nourrissait à l'endroit du défunt, continua à célébrer ses louanges, après en avoir obtenu la permission de Monseigneur l'Archevêque. Entr'autres choses, il dit que le Prêtre D. Bodrato était un de ces hommes qui ne devraient jamais mourir, parcequ'il était un grand bienfaiteur de l'humanité ; puis il termina par ces touchantes paroles : *Adios, hasta la eternidad !* A revoir dans l'Eternité !

Enfin, on descendit, dans la tombe, la précieuse dépouille, mais la foule s'opposa à ce qu'on la renfermât si tôt ; elle ne pouvait se résoudre à abandonner ce Père dont elle avait su apprécier la grande bonté ; dès lors, les délégués de la police de Flores, durent attendre que toute cette pieuse population d'Almagro, eut donné un libre cours à ses larmes qui tombaient abondantes sur cette fraîche tombe.

O cher Père D. Bosco ! Que vous en semble ? Ce que la sainte Bible dit du juste, ne vous paraît-il pas, ici, réalisé à la lettre : *In die defunctionis suae benedicetur ?* Comme nous nous estimons heureux dans notre infortune ! Car nous avons un saint de plus qui prie dans le ciel pour les pauvres Salésiens, et du silence de son sépulchre, nous entendrons toujours sa voix nous dire : — Encore un peu de temps. — *Modicum et videbitis me*, et avec moi ce Dieu si grand et si beau qui, déjà, fait ma joie et mes délices dans le paradis.

Maintenant, très-cher D. Bosco, je crois inutile d'ajouter une parole de plus pour dépeindre notre état et le besoin urgent que nous avons de personnel et d'un chef qui remplace D. Bodrato. La charité de notre Père D. Bosco saura, nous n'en doutons pas, trouver un remède à nos maux. En attendant, je vous prie bien de nous bénir, afin que notre courage ne faiblisse pas dans les circonstances critiques où nous nous trouvons ; agissons tous dans un seul esprit et un seul cœur, ne cherchant que la gloire de Dieu.

Recevez les saluts affectueux de Monseigneur

l'Archevêque, de Monseigneur Espinosa et de tous vos fils et filles, qui tiennent et tiendront toujours le nom de D. Bosco imprimé au beau milieu de leur cœur.

Adieu, très-cher Père en J. C., adieu.

*Votre très-affectionné fils en J. C.*

D. GIACOMO COSTAMAGNA.

## La façade de l'Eglise de St Jean l'Evangeliste, le vrai chemin et la vraie porte du Ciel.

L'Eglise de Saint Jean l'Evangeliste que les aumônes de nos Coopérateurs et Coopératrices nous ont aidé à élever à Turin, comme un monument impérissable à la mémoire du Grand Pie IX, notre bienfaiteur, commence à exciter l'admiration du public. Tous ceux qui passent auprès, s'arrêtent pour la contempler, et s'en vont ensuite émerveillés. C'est l'opinion commune que, de tous les édifices sacrés érigés à Turin, dans ces dernières années, l'église de Saint Jean l'Evangeliste est un des plus élégants. Dès que le crépissage de l'intérieur sera sec, le célèbre décorateur, le professeur Costa, de Verceil, y entrera pour s'occuper des ornements et des embellissements, conformément au dessein de l'incomparable comte Edoardo Mella. Le pavé de l'Eglise se fera, dans le même temps, comme aussi, on y érigera les autels; les peintres y exécuteront leurs fresques, et les autres artistes les travaux qui regardent chacun d'eux. C'est pourquoi, nous avons la douce espérance que, dans le courant de l'année 1881, le monument sacré sera inauguré au culte divin, et que le Seigneur, en compagnie de son disciple bien-aimé, en prendra définitivement possession.

Actuellement, les personnes qui parcourent l'allée des Platanes, ou le cours Victor Emanuel II, s'arrêtent pour observer deux remarquables mosaïques, œuvre de la Société Musiva de Venise. L'une représente le divin Rédempteur assis dans une chaire portant cette inscription: *Ego sum via, veritas et vita*: Je suis la voie, la vérité et la vie. L'autre, placée un peu plus haut, est l'apothéose de Saint Jean, ou son ascension triomphante dans le Ciel, porté sur les ailes de l'aigle. Les deux mosaïques sont faites avec une telle perfection qu'on les prendrait pour deux fresques dues au plus habile pinceau. A peine furent-elles mises à découvert, que ces deux œuvres excitèrent la plus grande admiration parmi les personnes intelligentes. Nous avons appris avec une joie facile à comprendre que la célèbre Société Musiva reçut, à cette occasion, les compliments les plus flatteurs, et lui valut une importante commande de travaux du même genre à exécuter pour l'Eglise de Saint Second, autre monument de la piété Turinaise pour rappeler le souvenir de l'immortel Pontife de l'Immaculée Conception.

Notons ici, à propos de l'Eglise de Saint Jean, une chose vraiment providentielle. Si, de la station du chemin de fer de Porta Nuova, on se

dirige vers le Pô, en suivant le cours mentionné plus haut, on rencontre, à sa droite, le temple protestant sur le frontispice duquel se lisent ces lignes: *Arrêtez-vous sur la voie et considérez et interrogez laquelle, des anciennes voies, est la bonne; puis, marchez-y et vous trouverez un soulagement pour vos âmes*. Sans faire la critique de cette inscription, qui serait pourtant bien légitime, voilà qu'à cent pas plus loin, l'Eglise de Saint Jean indique au passant, la bonne voie qu'il est invité à chercher. Sur la façade est écrit ceci: *Janua Coeli*: Porte du Ciel; et le divin Sauveur, dans une attitude majestueuse et pleine d'autorité y enseigne du haut de sa chaire: Je suis la voie que vous cherchez; le Maître de vérité que vous devez écouter: Celle-ci est la porte du Ciel; entrez-y donc et vous aurez la vie, le soulagement, la paix: *Ego sum via, veritas et vita*.

Espérons qu'ils sauront profiter de cette invitation, non seulement les vrais croyants, mais les incrédules eux-mêmes et les protestants, lesquels pourront retrouver, en peu de temps, dans l'Eglise de Saint Jean l'Evangeliste, comme dans tant d'autres de la ville, cette voie droite qu'ils ont perdue; connaître ces vérités de foi, qu'ils ignorent ou qu'ils ont rejetées; et trouver cette unique porte qui donne entrée dans le royaume des Cieux, dont le Successeur de Saint Pierre, le Pontife Romain, tient les clefs.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE XIX.

**L'année 1848** — Effets de la liberté mal comprise — Vils attentats contre Don Bosco — Achat et vente — Accroissement de l'Hospice — Manière de vivre des premiers jeunes gens de l'Oratoire — Le diner de D. Bosco — Les métiers — Le plaisant cuisinier — Le Père adoptif.

Après avoir raconté les commencements de l'Oratoire de Saint Louis de Gonzague, retournons à celui de Saint François de Sales, et entrons dans l'année 1848, année féconde en grands événements.

Le roi Charles Albert avait donné les réformes civiles, l'émancipation aux Vandois et aux Israélites; de plus, il accordait, le 4 mars de cette même année, la Constitution ou le Statut, d'après lequel, tous les habitants du royaume étaient déclarés égaux devant la loi, et parmi tant d'autres libertés, on proclamait surtout celle de la presse. Beaucoup, croyant que la Constitution donnait la faculté de faire le bien ou le mal selon son caprice, et confondant facilement la liberté avec la licence, regardaient comme licite ce qui ne l'était pas, particulièrement en matière de religion. Ce qui donna lieu à cette erreur, ce fut la fameuse émancipation dont plusieurs s'autorisèrent pour soutenir sottement qu'il n'y avait plus aucune distinction entre Catholiques et hérétiques, et que toutes les religions étaient éga-

lement bonnes et agréables à Dieu, comme si le blanc et le noir, le doux et l'amer, la lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur, la louange et le blâme étaient une seule et même chose. Il y a plus encore : Les protestants et les autres sectaires, abusant des libertés qui leur avaient été octroyées, se mirent aussitôt à débiter un tas de fables contre l'Eglise, à inventer et à publier des histoires scandaleuses contre les Evêques, les Prêtres et les Religieux, n'épargnant rien pour jeter sur eux le discrédit et les rendre odieux au peuple. Pour ces motifs et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, il arriva qu'au bout de quelque temps, une bonne partie du bas peuple se trouva tellement pervertie dans ses idées, et si fâcheusement impressionnée, qu'un ministre de Dieu n'était plus en sûreté en traversant les rues de Turin si remarquable pourtant par son urbanité.

Notre D. Bosco devint particulièrement l'objet d'insultes, de menaces, et même d'exécrables attentats. Nous aurions, à ce propos, un grand nombre de faits à raconter, mais désirant conserver, autant que possible, l'ordre chronologique, nous nous bornerons, pour le moment, au fait suivant qui, au début de ces libertés mal comprises, mit en péril son existence, et par suite, celle de notre Oratoire.

A quelques mètres de notre chapelle, vers le nord, s'élevait alors un petit mur qui la séparait des jardins et des prés de Valdocco, lesquels s'étendent jusqu'à la rive droite de la Dore, avec des fabriques, des maisons et des palais, disséminés çà et là. Or, dans le printemps de cette année, un dimanche au soir, les jeunes gens de l'Oratoire se trouvaient déjà tous réunis dans leurs classes respectives de catéchisme, et Don Bosco placé dans le chœur, instruisait les plus âgés. Il en était à leur expliquer l'immense charité de Jésus-Christ en se faisant homme, en souffrant et en mourant pour nous, lorsqu'un scélérat, armé d'une arquebuse chargée à balle, poussé par nous ne savons quel esprit maléfisant, se poste derrière le mur en question : il pointe son arme contre la fenêtre du chœur, et la décharge sur Dom Bosco, avec l'intention bien arrêtée de le frapper en pleine poitrine, mais, grâce à Dieu, le coup manqua. Le projectile rapide comme l'éclair, passa entre le bras et les côtes, lui déchirant sa soutane, et alla frapper le mur de la chapelle, y faisant un large trou. Ce fait sacrilège jeta une panique indescriptible parmi tous les jeunes gens ; D. Bosco seul resta impassible ; puis il dit en riant : *Si la Sainte Vierge ne lui avait pas fait manquer la mesure, il m'attrapait pour tout de bon, mais c'est un mauvais musicien.* Après quoi, regardant sa soutane trouée par la balle, il ajouta : *O pauvre soutane ! je suis vraiment désolé de ce qui t'est arrivé ; car tu es mon unique ressource.* Cette plaisanterie de D. Bosco nous ramena tous, surtout quand nous le vîmes échapper ainsi sain et sauf à ce vil attentat. Plusieurs se pressèrent autour de lui, sanglottant et pleurant de consolation ; d'autres lui baignaient les mains de leurs larmes ; tous ensuite, avec la plus

grande expansion du cœur, nous rendîmes grâce à Dieu de nous l'avoir aussi admirablement conservé.

Dans le cours de cette histoire, il nous arriva de raconter plusieurs autres attentats non moins iniques contre la vie de Dom Bosco, alors surtout qu'il se mit à écrire les *Lectures Catholiques*, et à réfuter les erreurs des protestants. D'après cela, on restera convaincu, que si cet ami, ce père de la jeunesse est encore vivant, nous le devons entièrement à Dieu qui a toujours veillé sur lui, d'une manière spéciale, l'a défendu et protégé en plusieurs rencontres, on peut dire miraculeusement.

A mesure que croissaient les dangers de perversion parmi l'imprévoyante jeunesse, l'ardeur et le zèle de D. Bosco, du Docteur Borelli et de ses coadjuteurs, croissaient dans la même proportion. D. Bosco sentit plus que jamais le besoin de recueillir un plus grand nombre de jeunes gens dans l'Hospice déjà existant, et de mieux assurer encore l'œuvre de l'Oratoire pour les jours de fêtes. A cet effet, il tenta d'acheter toute la maison Pinardi, mais il n'y réussit point, parceque le propriétaire n'en demandait rien moins que soixante mille francs, prix vraiment exorbitant. A cette même époque, fut mise en vente la maison Moretta ; Dom Bosco l'acheta pour y transférer l'Oratoire, et donner à l'Hospice, une plus grande extension. Le contrat signé et la somme déboursée, il prit ses mesures pour la mettre en état de recevoir le personnel qui devait l'habiter. Mais, après quelques essais, on en vint à constater que les murs faits de mauvais matériaux, et par suite aussi d'un vice de construction, ne pouvaient se prêter aux réparations à faire ; dès lors, on fut forcé de les suspendre. Peu de temps après, D. Bosco revendit la maison avec un notable avantage, la rachetant, dans ces dernières années, pour en faire l'habitation des Sœurs de Marie Auxiliatrice et l'Oratoire festive des jeunes filles, mais surtout pour faire cesser les péchés et les scandales qui s'y commettaient, comme on le dira en son temps. Du produit de cette vente, il acheta une journée de terrain (38 ares) qui forme l'emplacement même où s'élèvent aujourd'hui l'Eglise de Marie Auxiliatrice et les laboratoires des artisans, avec la cour qui y est annexée.

Voyant qu'il ne pouvait avoir, de sitôt, une maison sûre qui lui permit d'asseoir et d'agrandir son Institut, D. Bosco se résigna à attendre des temps meilleurs. C'est pourquoi, à mesure que les locataires dont le bail était expiré, quittaient la maison Pinardi, il louait lui-même les chambres et leurs dépendances, à un prix toujours bien élevé, parceque le propriétaire ne voulait pas se donner un démenti. Par ce moyen, il assurait toujours plus, la tranquillité du voisinage de l'Oratoire, enlevant toutes les causes de danger, et portait jusqu'à 30 les jeunes gens recueillis, choisis parmi les plus abandonnés et les plus exposés.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur faire connaître la manière de vivre des pre-

miers pensionnaires. Levés, plus ou moins de bonne heure, suivant la saison, et la toilette faite, nous descendions à la chapelle pour entendre la Messe de D. Bosco, pendant laquelle, on récitait les prières et la troisième partie du Rosaire. Ceux dont la piété était plus grande, y faisait aussi la sainte Communion. Pour que tous eussent la commodité d'accomplir cet acte important, Dom Bosco, dès le soir ou le matin de bonne heure, se mettait à la disposition de ceux qui désiraient se réconcilier, comme cela se pratique encore aujourd'hui, dans l'Oratoire, au grand profit spirituel des jeunes gens.

La Messe terminée, chacun se rendait en ville, chez son patron respectif, travaillant, celui-ci de tailleur, celui-là de cordonnier, cet autre de menuisier, relieur, maçon etc., parceque les laboratoires, dans l'intérieur de la maison, ne furent établis qu'en 1856. A midi, nous retournions au logis pour dîner. Alors, chacun s'emparant d'une écuelle ou d'un pot de terre cuite, s'approchait de la marmite, et la bonne maman Marguerite, quelquefois même D. Bosco, avec la cuillère à pot, nous distribuait la soupe. C'était le plus souvent du riz avec des pommes de terre, ou bien des châtaignes blanches cuites avec de la farine de maïs, qui formaient comme une bouillie dont nous étions très-friands. La *polenta* se servait également dans les écuelles; mais alors, on la saupoudrait de fromage râpé, ou bien, on l'humectait avec la sauce de quelque ragoût, dans laquelle on laissait glisser un tout petit morceau de saucisse ou de merluche; mais ceci n'avait lieu que dans les grandes solennités. Rien de plus romantique ensuivait que notre réfectoire. Dispersés, çà et là, dans la cour, assis quelquefois sur une poutre, d'autres fois sur une pierre, ceux-ci sur l'escalier, ceux-là sur la terre nue, nous nous administrions ce bien de Dieu, que l'industrielle charité de D. Bosco savait procurer. Et pour boire? Près de nous, jaillissait une source d'eau très-fraîche; c'était tout à la fois, et sans grande dépense, notre tonneau et notre cave.

Après le dîner, on lavait son écuelle, et on la remettait en lieu sûr. Chacun ensuite était le gardien de sa propre cuillère. Si l'on venait à la perdre, on devait s'en procurer une autre à ses frais; aussi la gardait-on avec un soin jaloux. Comme il n'y avait pas au réfectoire, de tiroir où l'on pût la déposer, le plus grand nombre la tenait dans sa poche; ce qui donna lieu, un jour, à un petit épisode qui provoqua de grands éclats de rire. Un certain C. Paolo se rendait à l'une des écoles de la ville; arrivé au milieu de ses condisciples, il laisse tomber de sa poche le célèbre ustensile; et ceux-ci de s'écrier: *Oh! une cuillère!* Et tous se mirent à rire et à plaisanter à ses dépens. Le jeune Paolo, comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde que de porter une cuillère, répondit sans se déconcerter: *Oh! la belle affaire! Voulez-vous que je vienne à l'école sans cuillère!* Puis, avec la plus grande gravité, il la ramasse et la remet dans sa poche, après l'avoir bien assurée.

A une heure et demie, nous retournions à no-

tre travail, et le soir, la journée finie, nous revenions à la maison pour souper tous ensemble, mangeant, de nouveau, une bonne écuelle de *ministra*.

Mais nous n'avons pas encore parlé du pain: disons-en un mot. Dans les commencements, Dom Bosco ne crut pas devoir nous le fournir. Seulement, il distribuait à chacun de nous 25 centimes, avec charge de nous le procurer nous-mêmes. En sortant en ville, le matin, chacun, au moyen de cette somme, s'achetait la quantité de pain qu'il croyait lui être nécessaire pour passer sa journée. Ceux qui étaient doués d'un fort appétit, se contentaient de pain bis ou de biscuit fait à l'usage des soldats; les plus délicats prenaient du pain blanc. Quiconque savait un peu faire son compte, en avait au-delà du nécessaire, et dans ces temps de bénédiction, où les denrées étaient à très-bon prix, on pouvait encore épargner un sou pour s'acheter de quoi accompagner le pain. De cette façon, nous apprenions à devenir de bons intendants et de sages économistes. Nous en avions bien besoin. Figurez-vous, cher lecteur, qu'un de nos compagnons en était venu au point de vendre son matelas pour huit sous. Heureusement D. Bosco le sut, et fit aussitôt résilier le contrat, donnant au vendeur une bonne leçon d'économie, et à l'acheteur une bonne leçon de justice.

Pendant le souper, nous avions l'avantage de voir réunis autour de nous, un grand nombre des jeunes gens qui fréquentaient l'Oratoire des jours de fêtes, et à l'heure fixée, commençait l'école du soir. Notre D. Bosco, comme nous l'avons dit ailleurs, exerçait sa surveillance sur les diverses classes, donnant en même temps, des leçons de musique. S'il n'avait pas pu souper avec nous, il assistait ou enseignait en mangeant. Aussi n'était-il pas rare de le voir, le morceau encore dans la bouche, corriger celui qui lisait mal, apprendre à faire un compte à cet autre qui ignorait quelquefois la table de Pythagore, et donner le ton aux chanteurs qui avaient manqué la note en solfiant.

L'école avait lieu tous les soirs, excepté le samedi, pour laisser à chacun la faculté d'aller se confesser.

L'école finie, qui durait à peu près une heure, les jeunes gens étrangers à l'Oratoire, s'en retournaient à leurs maisons respectives, et nous autres, réunis autour de D. Bosco, nous récitons nos prières avec lui. Puis, ayant souhaité la bonne nuit à celui qui nous tenait lieu de père, et en ayant reçu un gracieux échange, nous allions à la recherche de notre lit que le sommeil, la fatigue, et surtout la joie du cœur, rendaient plus moëlleux que la plume, bien que ce ne fût le plus souvent qu'un grand sac rempli de feuilles ou de paille.

Ayant parlé de notre nourriture, il ne sera pas hors de propos d'ajouter quelques paroles sur le dîner de D. Bosco. Sa table était si frugale qu'aucun de ses collègues qui essayèrent de vivre, quelques jours avec lui, ne purent y résister et s'y accoutumer. Notre *ministra* était la sienne. Il

avait seulement un plat de plus, mais ce plat, sa mère le lui préparait, d'après son ordre, le dimanche, et devait servir pour son dîner et son souper jusqu'au jeudi soir. Le vendredi, elle lui en confectionnait un autre en maigre qui se terminait avec la semaine. Ce fameux plat était, généralement, une tourte ; il suffisait de la faire réchauffer pour qu'elle fût aussitôt préparée. Durant l'été, elle devenait quelquefois un peu rance ; mais D. Bosco n'y prenait pas garde. Se figurant que sa mère l'avait arrosée d'un peu de vinaigre, il la mangeait avec le même appétit. Telle fut la table de D. Bosco, jusqu'au moment où il commença à avoir avec lui, des clercs et des Prêtres, lesquels, en raison de leurs études et de leurs occupations, eurent besoin d'une nourriture plus substantielle et plus adaptée à leurs fatigues.

Si nos lecteurs veulent bien nous le permettre nous leur ferons connaître brièvement, les différents métiers qu'exerçait D. Bosco à cette époque. Pendant que les artisans étaient occupés en ville, lui restait à la maison, et à certaines heures du jour, il donnait des leçons particulières à quelques jeunes gens de Turin, qui paraissaient avoir une plus grande aptitude pour l'étude, et qui lui venaient en aide dans l'Oratoire, les jours de fêtes, ou à l'école du soir. A l'aide d'une méthode propre à lui, et avec une patience rare, il les rendit, en peu de temps, capables d'embrasser des carrières honorables, et de conduire les affaires de leurs familles, avec le plus heureux succès.

Ce n'est pas tout encore : outre les fréquentes visites qu'il faisait aux prisons de la ville et à l'hôpital du Cottolengo, outre les confessions qu'il entendait, le long de la semaine, dans les divers Instituts de la cité, outre les livres qu'il écrivait à l'usage de la jeunesse et du peuple, il se livrait encore chez lui, à plusieurs autres occupations. Ne pouvant se décider à prendre des personnes de service, il se chargeait lui et sa mère, de tous les travaux domestiques. Ainsi pour épargner les dépenses du tailleur, et pourvoir à tous les besoins de ses protégés, D. Bosco taillait lui-même et cousait les pantalons, les caleçons, les habits, et y faisait les réparations nécessaires. D'autres fois, pour soulager sa mère, il fendait du bois, allumait le feu, balayait les chambres, dégrenait les haricots, et pelait les pommes de terre.

Mais ce qui excitait le plus notre admiration, c'était de le voir en tablier de cuisine, remplissant les fonctions de cuisinier. Nous mangions alors avec un plus grand appétit. Il nous semblait vraiment que la *minestra* et la *potenta* faites par D. Bosco, avait une saveur exquise, et nous invitaient à y revenir plusieurs fois. Les spirituelles plaisanteries qu'il nous adressait, nous tenaient lieu de pitance. — Allons, disait-il à l'un, mange cela avec appétit, parceque c'est moi qui l'ai fait. — Fais honneur au cuisinier, et mange-en beaucoup, répétait-il à un autre — Je voudrais bien vous donner aussi un morceau de viande, mais je n'en ai pas ; toutefois, laissez-moi

faire... Aussitôt que nous trouverons un bœuf sans maître, je veux que nous soyons gais et contents. C'est par ces plaisanteries et d'autres semblables dont a toujours été et est encore riche l'esprit de D. Bosco, que celui-ci assaisonnait le dîner et le souper, au point de nous faire oublier que nous n'avions rien pour accompagner notre pain.

D. Bosco s'entretenait très-volontiers avec nous pour avoir l'occasion de nous donner un conseil, une parole amicale, un avis, un encouragement. De cette façon, pendant qu'il formait notre cœur, et rendait notre conduite meilleure, il nous faisait passer la vie le plus agréablement possible. Bien que nous fussions tous de pauvres orphelins, du moins, pour la plupart, il nous semblait néanmoins, trouver auprès de lui, les joies de la famille. Tant était grande la bonté de notre père adoptif !

## INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois de Novembre.

1. Fête de la Toussaint.
2. Commémoration de tous les fidèles trépassés.
16. Sainte Agnès d'Assise sœur de S. Claire.
19. Sainte Elisabette de Hongrie.
21. Présentation de la S. Vierge au Temple.
26. Saint Léonard de Port Maurice.
29. Fête de tous les Saints des trois Ordres de saint François.
30. Saint André Apôtre.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.